

Pascal Moraguès, presque un demi-siècle à l'Orchestre de Paris et s'en va

Christian Morin

Entré en 1981 à 18 ans comme clarinette solo, le musicien participe à son dernier concert, le 15 octobre, à la Philharmonie de Paris. Une carrière qui a croisé toutes les grandes baguettes.

Ce jeudi 15 octobre, l'Orchestre de Paris jouera sous la direction d' Esa-Pekka Salonen à la Philharmonie de Paris. Rien de bien nouveau, direz-vous, cela se produit plusieurs fois par an ! Certes, mais cette soirée ne sera pas comme les autres. Ce sera le dernier concert de Pascal Moraguès comme clarinette solo, après quarante-cinq ans à ce poste !

Pascal Moraguès est l'emblème du grand musicien d'orchestre : anonyme pour le grand public, figure familière des habitués des concerts, star dans le milieu musical. Enseignant non seulement au Conservatoire de Paris, mais aussi de Lausanne à Osaka en passant par Madrid, il aurait pu tenter l'aventure d'une carrière de soliste, sans la contrainte d'un emploi permanent dans un orchestre. « Je n'étais pas taillé pour cela : être soliste, c'est jouer toujours les mêmes concertos en dormant dans des chambres d'hôtel. L'esprit de communauté d'un orchestre m'aurait manqué. »

Quarante-cinq ans à l'Orchestre de Paris alors qu'il n'a que 63 ans ? Le calcul est vite fait : il venait d'avoir 18 ans quand Daniel Barenboim l'a engagé en 1981.

Comment est-ce arrivé ? Prenez une famille de la classe moyenne supérieure habitant à la périphérie de Saint-Maur-des-Fossés, en banlieue parisienne. Le père est cadre à EDF, la mère femme au foyer. Ils ont quatre fils, dont des jumeaux, Pascal et Michel, et se demandent quelle activité intelligente leur faire faire en dehors de l'école, à 6 ans. Pourquoi pas la musique ? À l'École de musique de Saint-Maur, on commence, conformément à la tradition française, par deux ans de solfège avant de choisir un instrument. Le professeur de solfège enseigne aussi la flûte. Un jour, il apporte son instrument et se tourne vers... le jumeau, Michel : « Tu veux essayer ? » Michel Moraguès est devenu par la suite flûtiste à l'Orchestre national de France, ce qui fait dire à Pascal : « Vous voyez à quel ça tient ? Si le prof s'était tourné vers moi et non vers Michel, je jouerais de la flûte aujourd'hui. »

Pour lui, ce sera donc la clarinette. Et comme leur frère Pierre, qui n'a qu'un an et demi de plus qu'eux - « on nous appelait les trumeaux » -, arrête le piano au bout de cinq ans pour se mettre au cor, on a désormais les trois cinquièmes d'un quintette à vent : plus qu'à trouver parmi les camarades un hautboïste et un basson-



« La musique a certainement été une catharsis pour me permettre de m'exprimer », confie Pascal Moraguès. STUDIO CARRELLI

niste ! Ce qui sera fait : le Quintette Moraguès, qui joue toujours, a donc plus de cinq décennies d'existence.

Quand ils envisagent l'orientation de leurs fils, les parents pensent plutôt bac C et grandes écoles, parcours que choisira l'aîné. Mais, s'agissant des trois petits musiciens, les professeurs de banlieue, impressionnés, commencent à évoquer la préparation du concours d'entrée au Conservatoire national supérieur de Paris. Le chemin semble balisé, à un détail près : ils sont aussi doués pour... le football ! Au point d'être « repérés » par un chasseur de têtes du Paris Football Club, avec la possibilité d'entrer dans la filière sport-études. « Nos parents nous ont laissé le choix, et nous nous sommes dit que ce

serait dommage de laisser tomber la musique après tous les efforts consentis. » Ils entreront tous au Conservatoire de Paris.

Pascal a 13 ans et obtient son premier prix de clarinette deux ans plus tard. Son prix en poche, il est lâché dans la nature, comme c'est l'usage. Il faut « cachetonner ». Or, dès le début de ses études il était attiré par l'orchestre : « À Saint-Maur, nous avions une répétition d'orchestre tous les samedis et j'attendais ce jour avec impatience. Quant à Pierre, en tant que corniste, il était attiré par les grandes symphonies de Bruckner et Mahler, qu'il nous faisait découvrir à Michel et moi. » Pierre, quant à lui, intégrera le pupitre de cors de l'Orchestre de l'Opéra de Paris.

À 17 ans, Pascal se présente au Concours international de Genève, le plus prestigieux pour les instrumentistes solistes : éliminé au premier tour ! Peu après cette claque, sa mère voit une annonce dans le journal *Le Monde* : l'Orchestre de Paris recrute un clarinette solo. Il décide de se présenter, avec pour objectif... de passer un tour ! Histoire de se situer, et de se prouver qu'il peut faire mieux qu'à Genève. La suite est connue : non seulement il va en finale, mais il est engagé.

En finale, Barenboim n'arrive pas à se décider entre lui et un clarinettiste beaucoup plus expérimenté. « L'orchestre s'appretait à partir aux États-Unis pour une grande tournée avec l'intégrale des symphonies de Beethoven que je n'avais jamais jouées : il se demandait si je n'étais pas tout de même un peu jeune... » Finalement, il choisit Pascal, majeur depuis quelques semaines seulement. Il semble qu'une remarque de Michel Debost, alors flûtiste solo de l'orchestre et membre du jury, ait pesé dans la décision de Barenboim : « Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai son frère jumeau dans ma classe au Conservatoire et qu'il est formidable. »

La pianiste Elena Bashkikova, épouse de Daniel Barenboim et avec qui Moraguès a beaucoup joué par la suite, ne connaissait pas l'histoire et n'en est pas revenue quand, regardant quelque temps plus tard un concert à la télévision japonaise dans leur chambre d'hôtel à Tokyo, elle s'est écriée : « Daniel, il y a Pascal qui joue de la flûte ! » C'était Michel, bien sûr...

Jeune ? Pascal l'était. Comment expliquer autrement que, pour son premier voyage avec l'orchestre, à l'Alhambra de Grenade, il se présente à Orly... sans papiers d'identité ? Refoulé, il a dû prendre un train de nuit car il n'y avait plus de vols. Jeune aussi quand, contrarié que la répétition des *Noëls de Figaro* au Théâtre des Champs-Élysées, dans le cadre de l'inoubliable Festival Mozart organisé par Barenboim, tombe en même temps qu'un match France-Italie de championnat d'Europe, il y va au culot et demande au chef l'autorisation de placer une petite télévision dans la fosse, sans le son ! « J'ai tout de même été un peu gêné quand le chanteur Ferruccio Furlanetto s'est fait enguirlander par le metteur en scène Jean-Pierre Ponnelle, car il suivait le match et non ses indications scéniques... »

Succès foudroyant, son admission à l'Orchestre de Paris est aussi un déchirement, car il l'oblige à s'éloigner quelque temps de l'ensemble fondé avec ses frères. Or, le Quintette Moraguès a le vent en poupe ! Les cinq étaient d'ailleurs engagés en même temps comme salariés par

l'Ensemble instrumental de Grenoble, orchestre à cordes qui voulait s'adjoindre des pupitres de vents. Pascal est tiraillé, mais une place aussi prestigieuse que l'Orchestre de Paris ne se présente pas deux fois. Il y apprend le métier d'orchestre, chargé de travail considérable car il joue presque toutes les œuvres pour la première fois. Et Barenboim est exigeant, même s'il est aussi très généreux avec son jeune clarinette solo, qu'il ne manque jamais de valoriser : malgré son sale caractère il restera pour Moraguès un modèle et un mentor. Et puis comment oublier ce concert au Japon où, le public ne laissant pas partir l'orchestre, on donna une heure de bis ! « Quand l'orchestre avait épuisé tous ses bis possibles, Barenboim s'est tout simplement mis au piano. »

Au bout de deux ans, l'expérience grenobloise ayant tourné court pour ses frères, les revoici à Paris : le quintette est reconstitué. Plus de quatre décennies plus tard il se souvient encore de l'émotion ressentie quand ils ont rejoint ensemble après cette interruption : « J'ai pris conscience que la musique de chambre était mon idéal, c'est ce qui me nourrit, me rend heureux. Le quintette avec mes frères a toujours été l'objectif premier. »

Ce qui rend unique le jeu de Pascal Moraguès, c'est un mélange de rayonnement, de fantaisie et de sensualité. Pour tant, il est plutôt timide. Adolescent, il bégayait facilement et batait sur les mots s'il fallait expliquer quelque chose en public. « La musique a certainement été une catharsis pour me permettre de m'exprimer. » Aujourd'hui, il n'en paraît plus rien, mais si le Quintette Moraguès est sollicité pour une interview, c'est encore Michel, l'extraverti, que l'on envoie.

Ce tempérament porté vers l'intériorité, qui n'aime pas se mettre en avant, est plutôt contradictoire avec la réputation de charmeurs invétérés que traînent les clarinettistes. En revanche, il correspond bien à la sonorité de l'instrument, certes capable de brillant dans l'aigu, mais surtout sombre et mélancolique. Comme par hasard, ce sont les teintes automnales de Brahms qu'il préfère à la clarinette.

« Nos parents nous ont laissé le choix, et nous nous sommes dit que ce serait dommage de laisser tomber la musique après tous les efforts consentis »

Pascal Moraguès Clarinette solo à l'Orchestre de Paris

Durant ces quarante-cinq ans, Pascal Moraguès reconnaît qu'il y a bien eu parfois un risque de routine ou de frustration, surtout quand le niveau du chef n'est pas à la hauteur. Mais c'est pour souligner aussitôt que travailler avec tant de grands maîtres est un enrichissement permanent, comme se nourrir du jeu de ses collègues. Se retourner sur ces quarante-cinq ans revient à faire une liste des plus grandes baguettes. Carlo Maria Giulini ? « Il y avait quelque chose de religieux dans ses concerts. L'orchestre entier était en osmose avec lui. D'ailleurs, le chahut et les bavardages, encore habituels dans les années 1980, cessaient avec lui. » Leonard Bernstein ? « Je me réjouissais tellement à l'idée de jouer sous la direction de cette légende vivante, mais quand j'ai appris qu'il y avait au programme Le Sacre du printemps, que nous jouions tout le temps, je me suis dit : "Oh non, encore le Sacre !" Sauf que la révélation a été telle que c'est avec lui que j'ai découvert cette œuvre dont je croyais être saturé. »

Sans parler des directeurs musicaux, dont il aime souligner les apports complémentaires, de Barenboim à Klaus Makeela aujourd'hui. En prenant soin de réhabiliter Semyon Bychkov, qui eut, dans les années 1990, à affronter le pire cauchemar d'un chef : faire face à un orchestre hostile. « J'ai eu honte de mes collègues. On ne se comporte pas comme ça ! C'est le mauvais côté du groupe quand même les plus pacifiques se laissent entraîner par quelques meneurs. » Quand on a été le plus jeune et qu'on est aujourd'hui le doyen, on vous demande parfois un regard rétrospectif sur quarante-cinq ans d'Orchestre de Paris. Celui de Pascal Moraguès est un baume, à l'heure du déclinisme généralisé : « Le niveau n'a fait que monter, et de manière spectaculaire. L'orchestre n'a jamais aussi bien joué qu'aujourd'hui. » ■